

folio
POLICIER

DROR
MISHANI

La violence
en embuscade



FOLIO POLICIER

Dror Mishani

La violence en embuscade

Une enquête d'Avraham Avraham

*Traduit de l'hébreu
par Laurence Sendrowicz*

Gallimard

Couverture : Photo © Mohamad Itani / Trevillion Images (détail).

Titre original :

EFSHARUT SHEL ALIMUT

© 2012 by Dror Mishani.

First published by Keter.

© Éditions Gallimard, 2024, pour la traduction française.
Cet ouvrage a précédemment paru aux Éditions du Seuil.

Né à Holon, Dror Mishani enseigne l'histoire du roman policier et la littérature israélienne à l'université de Tel-Aviv, où il vit. Un temps responsable de la rubrique littéraire du *Haaretz* ainsi qu'éditeur, il occupe une place de premier plan parmi les auteurs israéliens contemporains.

À mon fils aîné, Benjamin

Il y a des secrets qui ne veulent pas être
dits.

EDGAR ALLAN POE, *L'Homme des foules*

Prologue

Il y eut un moment, au cours des trois longs mois d'été qu'ils avaient passés ensemble à Bruxelles, où le bonheur paisible qui les avait enveloppés s'était fissuré et où, par la brèche, il avait senti ruisseler vers lui, vers eux deux plutôt, le risque d'une autre possibilité.

Ils étaient installés sur un banc ombragé de la large avenue du Parc, non loin du Musée royal d'art moderne, Avraham assis et Marianka, allongée, la tête posée sur sa cuisse. Dix-huit heures, sous un ciel bleu et sans nuages. Elle lisait, il lui caressait doucement les cheveux, qu'elle gardait toujours aussi courts. Lire, il n'y arrivait pas, parce qu'il avait passé presque toute la journée sur un roman policier de Boris Akounine, d'abord dans l'appartement puis dans deux cafés différents en attendant qu'elle termine son service. Et comme toujours, arrivé à la fin du livre, il avait réussi à repérer les erreurs commises par le détective.

Un cri retentit soudain derrière eux.

Avraham ne comprit pas ce que disait la femme

noire qui s'approchait. Elle se frappait la tête de la main gauche et se griffait le visage. Il ne broncha pas. Ce fut Marianka qui se leva et s'avança vers elle. De grande taille, l'inconnue portait une robe usée, presque un linceul, et, remontées sur ses mollets, plusieurs paires de chaussettes en laine épaisse. Aux pieds, elle avait des sandales. Marianka s'arrêta devant elle, se mit à lui parler et lui attrapa le poignet pour qu'elle arrête de se mutiler le visage.

— Quelqu'un a kidnappé sa fille, expliqua-t-elle ensuite à Avraham, en anglais. Elle l'a cherchée en vain dans tout le parc, je l'emmène à l'antenne de police.

— Tu veux que je t'accompagne ? lui demanda-t-il sans grande conviction.

Du banc, où il resta seul avec son sac à dos et le livre qu'elle avait retourné sur les pages ouvertes, il les suivit du regard. Marianka s'éloignait, le bras passé autour des hanches de la mère affolée, et maintenait toujours le poignet de la femme avec son autre main. À côté de lui, il y avait aussi le sac en plastique de l'inconnue, et dedans il entra aperçut d'autres sacs en plastique. Une infinité de sacs en plastique de la marque Toys"R"Us.

Lorsque Marianka revint, elle se rassit sur le banc, mais à une certaine distance, et lui demanda une cigarette. Il remarqua qu'elle avait pleuré.

— On l'a retrouvée ? s'enquit-il, mais comme elle ne répondit pas, il répéta : On l'a retrouvée ? Quelqu'un l'avait vraiment enlevée ?

— Elle n'a pas de fille. Au poste, on la connaît comme le loup blanc, elle traîne dans le parc depuis

trois semaines. Au début, ils l'ont aidée à chercher sa fille, jusqu'au moment où ils ont découvert qu'elle n'en avait pas. Du moins pas à Bruxelles. Cette femme est arrivée du Congo il y a quelques années. Elle se griffe tellement qu'elle en perd connaissance.

En rentrant, ils mangèrent le plat estival qu'Avraham avait préparé avant de sortir et parlèrent peu.

Le lendemain matin, cette étrange sensation s'était dissipée, mais ils avaient eu tous les deux, l'espace d'une soirée, le pressentiment que quelque chose risquait de dérailler.

C'est exactement ce qui arriva.

PREMIÈRE PARTIE

Un frisson parcourut Avraham des pieds à la tête lorsqu'il entra dans la salle d'interrogatoire pour la première fois après ses trois mois d'absence. La climatisation, activée depuis le matin, avait nettement refroidi la pièce. Il se souvenait en détail de la dernière fois où il s'était assis là et de la femme qui lui faisait alors face.

Il avait eu le temps à maintes reprises d'imaginer le prochain interrogatoire qu'il mènerait dans cette pièce. S'était vu entrer d'un pas ferme et assuré, avait pensé à la voix dure avec laquelle il commencerait à poser ses questions. Il n'était cependant pas censé le faire dans l'immédiat, même si ce fut sans doute une bonne chose. Comme de plonger tête la première du haut d'une falaise dans une mer déchaînée. Sans préparation.

Lorsqu'il s'installa en face du suspect qui attendait sur une chaise de l'autre côté de la longue table, il vit tout d'abord un visage étroit à la peau mate, de petits yeux noirs puis de maigres bras parcourus

d'épaisses veines proéminentes. L'homme avait les mains sales, les ongles aussi. Il était mince, de taille moyenne, pas rasé et devait avoir la trentaine.

— Vous êtes qui, vous ? lui lança-t-il dès qu'il entra.

Avraham ignore ostensiblement la question et, comme s'il était seul dans la pièce, étala avec soin divers documents sur la table. Il n'avait pas eu le temps d'étudier tous les éléments du dossier, s'était contenté de les survoler rapidement en écoutant le bref rapport de l'ilotière qui avait arrêté le suspect tôt ce matin-là.

En lisant le compte rendu qu'elle avait rédigé, il apprit qu'un objet suspect avait été signalé au standard téléphonique à six heures quarante-quatre. Cela pouvait certes être une fausse alerte mais une patrouille avait aussitôt été diligentée rue Lavon – et ce malgré le manque d'effectifs. Sur place, les policiers, qui n'avaient rien trouvé, avaient demandé au standard de recontacter par téléphone leur indicatrice et, quelques instants plus tard, une femme en robe de chambre était sortie de chez elle et les avait guidés. Moins de dix minutes plus tard, les démineurs arrivaient, bouclaient la rue et commençaient le processus de neutralisation. Après une première inspection, ils avaient découvert que la valise suspecte contenait un réveil de marque Supratech connecté par des fils électriques d'un côté à une bouteille de 7 Up remplie d'un liquide non identifié et de l'autre à ce qui ressemblait à un détonateur. Le rapport indiquait qu'ils avaient fait exploser le dispositif à sept heures cinquante.

Juste avant d'ouvrir la porte de la salle où l'attendait le suspect, Avraham envoya un SMS à Marianka : *Je commence un interrogatoire imprévu. T'appelle dès que j'en sors.* Elle lui répondit aussitôt : *Fini les vacances? Bonne chance!*

Tout était prêt, il mit en marche l'enregistreur et demanda à l'homme assis en face de lui de décliner son identité.

— Amos Rame, répondit l'intéressé. Et vous, vous êtes policier? Vous vous rendez compte que ça fait cinq heures que je poireaute?

Le commandant ne prit pas la peine de répondre.

— Date de naissance?

— La mienne? 10 juillet 1980.

— Domicile?

— 26, rue du Sionisme.

— À Holon?

— À Las Vegas!

— Profession?

— Moniteur de canoë, répondit Rame dans un sourire, puis il lâcha : Sans profession. Inscrivez que pour l'instant je ne travaille pas.

D'après le rapport de la policière, cet individu n'était moniteur de rien du tout. Il avait travaillé comme cuisinier au café Riviera sur la promenade du bord de mer de Bat-Yam, avait ensuite monté une petite entreprise de dépannage de motos et enfin avait ouvert un kiosque pour y vendre cacahuètes, amandes, pistaches et autres douceurs au centre de Holon. Vraisemblablement, il tirait des revenus complémentaires d'une activité autrement plus lucrative, aussi discrète qu'illégale : le trafic et

la vente de haschisch. Il était né à Bat-Yam, d'une mère esthéticienne qui l'avait élevé seule, lui et ses deux grandes sœurs : la famille était connue des services sociaux. Il avait décroché du lycée avant le bac et sa première infraction remontait à ses quinze ans. Il avait été arrêté avec un ami dans une voiture volée. Avraham le toisa puis baissa les yeux vers les feuilles devant lui.

— Vous êtes soupçonné d'avoir, tôt ce matin, déposé à côté de la crèche située rue Lavon...

— Qu'est-ce que vous racontez ? l'interrompit aussitôt Rame. Un type sort tranquillement se promener et on l'arrête. Qu'est-ce que j'ai à voir avec une crèche ?

— C'est ce qu'on va établir.

— N'importe quoi ! D'ailleurs, vous avez des preuves ?

D'après ce qu'il avait rapidement compris en survolant le dossier et en entendant les brèves explications de l'îlotière, ils n'avaient effectivement aucune preuve. L'arrestation de l'homme était due au sens de l'observation de la jeune policière qui avait eu le temps, avant même le désamorçage de la bombe, de recueillir des précisions de la bouche de leur informatrice, une retraitée de soixante-quatre ans. La femme s'était levée tôt ce matin-là afin de commencer son ménage de Rosh haShana, premier acte de ses préparatifs pour fêter dignement la nouvelle année, son mari dormait encore quand elle avait ouvert les volets du salon. Elle s'apprêtait à poser ses tapis sur le rebord de la fenêtre – pour les aérer

et pouvoir les taper après huit heures –, et là, elle avait vu quelqu'un entrer dans le jardinet, 6, rue Lavon. En fait, elle ne l'avait pas vraiment vu entrer, ne l'avait remarqué qu'au moment où il se penchait vers les buissons comme s'il cherchait quelque chose. Au début, elle l'avait pris pour un locataire voulant récupérer un objet tombé d'en haut, mais ensuite elle l'avait vu cacher la valise dans la haie en bordure du sentier qui mène à la crèche. Pourquoi la chose lui avait-elle para si étrange? Parce qu'il y avait des poubelles à quelques mètres et que s'il avait habité là, il y aurait jeté sa valise. De plus, s'il voulait s'en débarrasser, pourquoi la dissimuler avec autant de précautions derrière les buissons au lieu de la déposer sur le trottoir? L'immeuble de la retraitée se situait au bout de la rue, mais sa fenêtre était un point d'observation fiable et même s'il y avait la cime de quelques arbres et un poteau électrique dans sa ligne de mire, ils ne bouchaient pas son champ de vision. La femme estimait avoir vu le suspect plus d'une minute, car, avait-elle expliqué, au lieu de partir tout de suite, il s'était attardé et avait même inspecté les alentours. C'est à ce moment que, malgré la distance, l'informatrice avait eu peur d'être repérée. Elle avait reculé à l'intérieur et lorsqu'elle avait à nouveau risqué un œil dehors, l'homme partait dans la direction opposée, vers la rue Aharonovich. Non, il ne courait pas, au contraire, il avançait d'un pas lent, on aurait même dit qu'il boitait. La suite de la description restait superficielle, comme on pouvait s'y attendre : petite taille, silhouette fluette et, pour autant qu'elle s'en

souviennne, il était vêtu d'un pantalon de jogging et d'un sweat-shirt à capuche de couleur sombre, peut-être marron. Elle n'avait pas pu voir les traits de son visage.

Quelques minutes après avoir recueilli ce témoignage, la policière avait repéré, parmi la foule rassemblée au bout de la rue que les démineurs venaient de bloquer, un homme dont la silhouette et les vêtements correspondaient à ce signalement. Il observait le travail de désamorçage et paraissait nerveux. Au moment où elle lui avait demandé ses papiers, il avait pris ses jambes à son cou et avait réussi à parcourir quelques dizaines de mètres avant d'être rattrapé par un autre agent. Rame n'avait aucun papier sur lui, s'était entêté à nier toute tentative de fuite et tout lien avec la valise piégée, prétendant être simplement descendu acheter du pain et du lait. Il avait aussi, dans un premier temps, refusé de communiquer son numéro d'identité mais s'y était finalement résolu. Vérification faite, le fichier central avait révélé que l'homme possédait un casier riche de plusieurs condamnations, principalement pour des affaires de stupéfiants.

— Nos preuves, c'est nous qui décidons quand et comment les dévoiler, lui répondit Avraham. Expliquez-moi plutôt ce que vous faisiez de si bonne heure rue Lavon.

— Comme tout le monde, je prenais l'air.

— Vous avez dit à ma collègue que vous étiez descendu acheter du lait et du pain. Si je comprends bien, vous changez de version.

— Absolument pas. Je continue à dire la même chose. Je suis sorti prendre l'air et acheter du lait.

— Vous avez été jusque-là pour acheter du lait ? C'est un peu loin de votre domicile, non ?

— Et alors ?

— Pourquoi ?

— Pourquoi quoi ? Je suis obligé de vous répondre ? J'ai le droit d'acheter du lait où je veux, non ?

— Vous n'êtes pas obligé de me répondre. Je vais donc noter que vous n'avez pas envie de m'expliquer ce que vous fabriquiez rue Lavon.

À la différence des prévenus de sa précédente enquête, l'individu qu'Avraham avait en face de lui connaissait très bien les salles d'interrogatoire. Dès qu'il sentait qu'une question risquait de lui causer des ennuis, il n'y répondait pas immédiatement et prenait le temps de trouver la réponse qui l'arrangeait.

— Si je me suis déplacé aussi loin, c'est parce que je dois de l'argent à l'épicier de mon quartier. Ça vous va, comme explication ?

— Et pourquoi vous être arrêté pour observer le travail des démineurs ?

— Vous savez le nombre de gens qui se sont arrêtés comme moi ? Il y avait un colis suspect, j'avais envie de voir ce que c'était.

— Alors pourquoi avoir pris la fuite au moment où une policière vous demandait vos papiers ?

— Faux. Je m'en suis déjà expliqué. J'avais décidé de partir et je n'ai pas entendu qu'elle m'appelait. Tout à coup, deux flics me sont tombés dessus et m'ont accusé d'avoir pris la fuite.

— Ce que vous niez.

— Vous avez vraiment l'impression que j'ai tenté de m'enfuir ? Croyez bien que si j'avais voulu le faire, aucun de vos petits rigolos ne m'aurait rattrapé.

Quelque chose dans la réponse de Rame ne collait pas. Avraham relut le procès-verbal de son arrestation et, comprenant ce qui le tracassait, il releva les yeux et contempla la pièce, comme s'il essayait d'en estimer les dimensions. Deux rampes fluorescentes étaient allumées au plafond. Sur la photo du fichier central, Rame affichait un visage glabre, mais entre-temps il s'était laissé pousser une petite moustache à la Chaplin, une moustache qui, à la différence de ses ongles, paraissait très soignée.

— Qu'avez-vous fait du lait et du pain ? demanda-t-il.

— Pardon ?

— Qu'avez-vous fait du lait et du pain que vous avez achetés à l'épicerie ?

— Je n'ai pas pu les acheter, la rue était bloquée. Avraham sourit.

— Je comprends. Vous devez donc être affamé ! À propos, quelles sont vos relations avec la crèche ?

— Aucune, lâcha Rame en soupirant. Dieu merci, je n'ai pas d'enfants.

— Alors pourquoi avez-vous déposé une bombe là-bas ?

— Vous êtes tous complètement cinglés ! Je vous dis et je vous répète que je n'ai rien déposé nulle part. Vous avez tous chopé une insolation ou quoi ?

L'excitation retomba. De même que l'appréhension qu'avait ressentie Avraham au moment où

il entra dans la pièce. Oui, il était à sa place. Il retrouvait celui qu'il y avait laissé trois mois auparavant, réintégrant sa fonction et son travail – la chose qu'il faisait le mieux. Si Rame savait que la valise ne contenait qu'une bombe factice, il n'était en tout cas pas tombé dans le piège. Avraham lui proposa d'aller se servir un verre d'eau à la fontaine, installée dans le coin opposé de la pièce, près de la porte.

— Je n'ai pas soif, se défendit Rame.

— Vous devez boire. On en a encore pour pas mal de temps ici et boire est important. Vous risquez de vous déshydrater. Allez prendre un verre d'eau.

Il attendit.

L'autre finit par se lever et passa devant le commandant pour atteindre la fontaine. Après s'être versé de l'eau fraîche dans un gobelet en plastique transparent, il fit le même chemin en sens inverse. Son pas était souple et léger. Or, d'après le témoignage de la voisine, l'homme qui avait caché la valise au 6, rue Lavon avait quitté les lieux en marchant lentement, peut-être même, toujours à ses dires, en boitant. Sans compter que d'après la fille de la patrouille, Rame avait détalé au moment où elle lui avait demandé ses papiers. Maintenant il ne boitait pas davantage.

Avraham avait encore quelques heures devant lui pour décider s'il demandait au juge une prolongation de garde à vue, mais il savait déjà qu'il ne le ferait pas. Il était quatorze heures trente. Cet homme ne dirait rien et en fin de journée ou le

lendemain matin au plus tard, on le renverrait chez lui. Le commandant n'arrivait pas à déterminer s'il relâcherait un innocent sorti de bon matin prendre l'air et acheter du pain et un pack de lait, un simple passant qu'on avait arrêté à cause d'une îlotière trop zélée, ou s'il s'agissait de l'individu qui avait, à l'aube, déposé sur le sentier menant à la crèche de la rue Lavon une vieille valise contenant un dispositif qui s'était finalement révélé inoffensif.

— Nous avons un témoin qui affirme que le poseur de bombe se dissimulait sous une capuche, or vous portez un sweat-shirt à capuche. Vous ne trouvez pas étrange de sortir avec un sweat-shirt à capuche par une telle chaleur ?

— Dites-moi, vous êtes qui, vous ? explosa soudain Rame dont la voix monta d'un cran. Qu'est-ce ça peut vous faire, ce que je porte ! J'avais un peu froid, ce matin. D'ailleurs, vous, vous trouvez que vous êtes habillé comme un policier ?

Effectivement, il ne l'était pas. Au lieu de son uniforme, il portait un pantalon court trop clair et une de ses nouvelles chemises couleur pêche. C'est que, officiellement, il était toujours en vacances.

Rentré depuis peu, en fait au début du mois de septembre, Avraham avait encore quelques jours de congé devant lui.

Son retour au commissariat n'étant prévu qu'après les fêtes, il avait l'intention d'utiliser son temps libre pour préparer l'appartement en vue de l'installation de Marianka. Ce matin-là, au lever du soleil, il avait pris sa voiture, roulé jusqu'à la

plage de Tel-Aviv, trempé les pieds dans une eau tiède et fumé sa première cigarette en regardant les douces ondulations des vagues. C'était à Bruxelles qu'il avait soudain compris à quel point, étrangement, la mer lui manquait. Et tout à coup, sur cette plage, alors qu'une canicule de fin d'été s'abattait sur lui avec son insupportable lourdeur, il s'était senti gagné par une légèreté totalement nouvelle. Depuis son retour, il se baladait avec de fines chemises souples aux couleurs que jamais il n'aurait imaginé porter... mais Marianka assurait qu'elles lui allaient à merveille. Ils étaient convenus de ne s'occuper de l'appartement qu'après sa venue, d'acheter ensemble les appareils ménagers qui manquaient, de repeindre ensemble les murs pour leur donner une nuance plus gaie et même, peut-être, de retaper la salle de bains et la cuisine de fond en comble, mais Avraham avait décidé de prendre un peu d'avance et d'effectuer tout seul quelques aménagements. Il avait surtout jeté ses vieilleries. Des casseroles brûlées et des assiettes ébréchées, des vieux draps et des serviettes-éponges usées jusqu'à la corde. Il avait aussi fourré dans des sacs plastique les habits qu'il ne mettrait plus, ce qui avait libéré des étagères dans l'armoire de sa chambre à coucher.

Lorsqu'il était entré au commissariat ce matin-là, il avait été accueilli par David Ezra qui s'était empressé de quitter sa place derrière le guichet pour lui donner une chaleureuse accolade.

— Ça y est, tu es enfin de retour parmi nous ? lui avait-il demandé.

— Pas encore. Je viens juste rencontrer le nouveau chef. Tu l'as vu ? Il est comment ?

Le policier cligna des yeux dans une expression indéchiffrable.

— Tu verras toi-même, esquiva-t-il.

Avraham passa ensuite de bureau en bureau, frappa à des portes entrebâillées, répondit à des questions prévisibles sur ses vacances ou sur Marianka. C'est avec un indéniable plaisir qu'il retrouvait la plupart de ses collègues, un sentiment qui semblait réciproque.

Il alluma la lumière dans son bureau et s'étonna une fois de plus de son exigüité. Mais l'atmosphère y était agréable, protectrice, et le fait qu'il n'ait pas de fenêtre contribuait à cette sensation de sécurité, de même que les murs nus et très rapprochés. Trois ans plus tôt, lorsqu'il avait eu envie de les décorer, il avait été incapable de choisir quoi que ce soit. À présent, il y avait accroché la reproduction du tableau foisonnant de détails et de couleurs qui l'avait ébloui le jour d'été où la pluie les avait surpris avec Marianka et où ils avaient couru se réfugier au Musée d'art moderne.

L'ordinateur était éteint. Il l'alluma.

Une couche de poussière recouvrait tout. Une couche grise, qui s'était formée sur sa table de travail, sur les étagères et sur sa lampe de bureau noire. Comment pouvait-elle entrer, puisqu'il n'y avait pas de fenêtre ? Dans la poubelle, il remarqua les morceaux d'une enveloppe brune déchirée et quelques papiers froissés qu'il ne se souvenait plus d'avoir jetés.

À midi tapant, Avraham s'arrêtait au troisième étage, devant la porte du bureau de Benny Seban, et on lui demandait d'attendre que le commissaire termine sa conversation téléphonique. Il en profita pour envoyer un SMS à Marianka : *J'attends de rencontrer mon nouveau chef. Te raconterai comment ça s'est passé. Bisous.* La secrétaire aussi était au téléphone et ce qu'elle racontait n'avait rien à voir avec le travail.

Le commissaire Seban émergea à midi et quart et invita Avraham à entrer tout en s'exclamant :

— Je n'arrive pas à m'y retrouver, si vous saviez le foutoir qu'on m'a laissé!

Il lui serra ensuite la main, l'enjoignit de s'asseoir, lui proposa un café et continua :

— La moitié du commissariat est malade, comme si on était en plein hiver. L'autre moitié est en vacances. Je travaille avec zéro effectif. Depuis ce matin, j'ai sur les bras un braquage à main armée dans la banque Igoud, une bombe déposée aux abords d'une crèche et un type qui a essayé de s'immoler par le feu sur le toit de l'agence de l'Assurance sociale. J'ai d'honnêtes citoyens qui attendent depuis cinq heures du matin de déposer une plainte et des suspects dont je ne sais absolument pas quoi faire parce que je n'ai aucun enquêteur à leur envoyer. Si je ne trouve personne rapidement, ce soir ils rentrent tous chez eux sans être inquiétés!

Avraham répondit qu'il avait déjà bu un café.

Avec son visage rond et poupin, ses cheveux bruns et raides, sa frange un peu puérile, Seban

éveillait incontestablement sa curiosité, alimentée par l'ordre qui régnait sur le bureau : pas de dossiers ni de papiers épars, juste un petit paquet de feuilles sur lesquelles étaient imprimées de courtes lignes en grands caractères, prêtes à être lues. Le nouveau chef n'avait pas eu le temps d'apporter ses effets personnels, si bien que la pièce était telle que l'avait laissée son prédécesseur, avec aux murs les distinctions et les récompenses obtenues par les policiers du secteur.

— Est-ce que je peux vous être utile ? s'enquit Avraham.

— Oui, si vous arrivez à m'obtenir cinq postes supplémentaires d'ici ce soir ! lâcha Seban dans un petit rire.

La secrétaire entra dans le bureau sans frapper, posa une assiette en verre contenant deux petits gâteaux et une grande tasse d'eau bouillante devant le commissaire qui redemanda au commandant s'il voulait un café, attendit que la femme sorte et lança :

— Je finirai par l'envoyer, elle, interroger nos suspects !

Avraham était encore à Bruxelles lorsque Eliyahou Maaloul lui avait appris par téléphone la nomination du commissaire Seban, un homme qu'il n'avait jamais rencontré et dont il ne savait rien sinon qu'il avait passé les trois dernières années à la direction du secteur Amakim, dans le nord du pays, et qu'avant il occupait le poste de sous-directeur à la logistique. Ni enquêteur ni homme de terrain, il devait son avancement à un parcours effectué

en majorité dans les services administratifs. Seban avait de petites mains lisses et les manches de sa chemise étaient parfaitement repassées. À plusieurs reprises, il se recula au fond de son siège mais, tout à coup, il se pencha en avant, posa les mains sur son bureau, se saisit d'un stylo et, d'un geste sec, traça des lignes nerveuses sur la feuille de papier posée devant lui. Avraham remarqua le tressaillement incontrôlé de ses paupières et, au moment où le commissaire essaya de le fixer, ses yeux se mirent à cligner, comme aveuglés soudainement par quelque chose, ce qui l'obligea à les rabaisser vers le bureau et à les frotter discrètement.

— Bon, revenons-en à nos moutons, déclarait-il. Je sais que vos vacances ne sont pas terminées, mais je tenais à faire votre connaissance avant votre reprise officielle. Je voulais que vous me confirmiez votre retour de vive voix et en profiter pour m'assurer, de manière informelle, que tout allait bien et que les rumeurs prétendant que vous ne reviendriez pas étaient totalement infondées.

Avraham répondit qu'il n'avait jamais envisagé de ne pas revenir.

— Je suis ravi de vous l'entendre dire. J'ai des échos très positifs sur vous et nous avons besoin de bons éléments. Je suis aussi au courant de ce qui s'est passé au cours de votre précédent dossier et j'ai lu le rapport rédigé par la divisionnaire, Ilana Liss. Je ne pense pas avoir décelé le moindre dysfonctionnement dans la manière dont vous avez mené cette enquête. Soyez donc assuré de mon soutien le plus total. La page est tournée. Les coupables ont été

arrêtés et on continue, conclut Seban qui cligna à nouveau des yeux et essaya de sourire.

Un rapport écrit par Ilana Liss sur sa précédente enquête ? Première nouvelle ! À la demande de qui l'avait-elle rédigé ? Qui l'avait lu ? Pourquoi ne lui en avait-elle rien dit ?

Ils avaient discuté plusieurs fois au téléphone pendant qu'il était en vacances et à aucun moment elle n'avait mentionné de rapport.

— Merci, dit-il au commissaire. Je ne sais pas ce que vous avez lu, ni où vous avez trouvé ce compte rendu, mais l'enquête dont vous parlez est derrière moi.

— Parfait, parfait, je suis content de vous l'entendre dire, répéta le chef. À propos, puisque vous êtes là, pourquoi ne resteriez-vous pas au pot organisé cet après-midi en mon honneur ? Ça me ferait plaisir. Vous pouvez ? J'ai l'intention de définir les objectifs que je considère comme primordiaux pour un commissariat de secteur comme le nôtre.

Avraham promit qu'il s'efforcerait d'être là et l'autre reprit :

— Vous savez quoi ? Prenez donc ces feuilles, au pire, vous les lirez chez vous. Je vais les réimprimer. J'y définis ma vision du travail que, j'espère, nous mènerons ensemble au cours des années à venir.

À voir les cheveux brillantinés et bien peignés de Seban, Avraham se dit qu'il était peut-être passé chez le coiffeur le matin même, avant d'arriver au poste. Ses signes évidents de nervosité étaient-ils liés au discours qu'il s'apprêtait à prononcer dans l'après-midi ?

Après avoir remercié son nouveau chef, il plia les feuilles qu'il venait de recevoir et les glissa dans la poche de sa chemise.

— À propos, quand allons-nous nous rencontrer officiellement ? Je veux dire, quand est-ce que vous reprenez du service ?

— Après les fêtes, le lendemain de Rosh haShana. Mais je suis prêt à interroger un de vos suspects, si ça peut vous soulager. Rester quelques heures de plus ne me pose aucun problème.

— C'est que... vous êtes encore en vacances, non ? répondit Seban, dont l'hésitation évidente blessa aussitôt le commandant. Je pensais vous proposer de reprendre les activités progressivement. Peut-être vous intégrer d'abord à une équipe qui aurait déjà commencé une enquête... Ce serait dommage de gâcher vos derniers jours de tranquillité.

Ces mots eurent sur Avraham l'effet contraire : il éprouva justement une violente envie d'entrer tout de suite en salle d'interrogatoire. Justement à cause de l'hésitation de son nouveau chef.

— Je peux rester. Donnez-moi le dossier le plus urgent, répéta-t-il.

— Voyons voir... Je me demande si ce n'est pas le gars suspecté d'avoir déposé la bombe. Ça fait presque cinq heures qu'il attend et on n'a rien, à part des antécédents judiciaires.

— Parfait, j'ai besoin de quelques minutes pour prendre connaissance de l'affaire et j'y vais. Qu'est-ce que vous savez là-dessus ?

— Pas grand-chose, répondit le commissaire qui

ne paraissait toujours pas convaincu. Ça ressemble à un avertissement de type mafieux, mais on envisage aussi le conflit de voisinage. Deux questions : pourquoi un engin factice et pourquoi à côté d'une crèche ? On dirait une menace, non ? Donc deux autres questions : qui a-t-on voulu menacer et comment devons-nous interpréter cette menace ? Mais la question essentielle qui se pose à nous est de savoir comment nous allons empêcher une récidive ou – pire – un vrai drame ? Il nous faut clarifier d'urgence si cet acte de malveillance a ou non un rapport avec la crèche voisine. Notre suspect, ou quelqu'un d'autre, a réussi à abandonner une valise piégée – certes inoffensive, mais tout de même ! – en plein jour, au moment où les parents déposaient leurs enfants dans un endroit ouvert au public, et ça, ça ne me plaît pas du tout, ou plutôt, ce qui me préoccupe, c'est de penser que la prochaine fois, ça risque d'être une bombe prête à exploser.

Bien qu'il ait promis à Marianka de lui raconter comment s'était déroulée son entrevue avec Seban, Avraham décida, en quittant le bureau du chef, de ne l'appeler que lorsqu'il sortirait de la salle d'interrogatoire. Mais les heures qui suivirent passèrent à une telle vitesse qu'il n'y pensa plus, et les rares fois où il s'en souvint, il n'eut pas la possibilité de lui téléphoner.

Au bout de la première heure d'interrogatoire du suspect, il n'avait pas avancé, peut-être même avait-il reculé : la contradiction évidente entre la claudication évoquée par la voisine et le pas souple d'Amos Rame le dérangeait, d'autant

que ce dernier s'accrochait de plus en plus énergiquement à ses dénégations. Aucune empreinte digitale n'avait pu être relevée sur la valise, et les gars de la Scientifique n'avaient rien découvert sur les lieux qui aurait pu permettre d'établir un lien entre cet homme et la bombe. Rien non plus dans l'appartement qu'il habitait avec sa mère. Quant à la retraitée qui avait donné l'alerte, elle fut amenée au commissariat pour identification mais se montra beaucoup moins catégorique que lors de sa déposition.

— Evidemment, ça peut être lui, mais comment l'affirmer à cent pour cent ? Vous savez à quelle distance j'étais ? dit-elle à Avraham qui lui posa aussi des questions sur la claudication qu'elle avait constatée.

À ce sujet, elle resta ferme : la personne qui avait déposé la valise s'était éloignée vers la rue Aharonovitch d'un pas lent et bancal.

À quinze heures trente, il transféra Rame dans une cellule et alla s'isoler dans son bureau pour réfléchir, comme il le faisait à chaque début d'enquête.

Il ne s'était pas encore déplacé sur le terrain et savait qu'il allait rapidement devoir le faire, c'était indispensable, surtout qu'il n'arrivait pas à se souvenir s'il y avait un feu tricolore dans cette rue : s'il y en avait un, des conducteurs à l'arrêt avaient peut-être vu l'homme déposer la valise ou quitter les lieux après.

Il s'étonna de découvrir, après s'être renseigné auprès de ses collègues, que personne n'avait encore

interrogé la directrice de la crèche ni les voisins de l'immeuble sur d'éventuelles relations avec Amos Rame. Bref, il comprit que l'enquête n'avait pas encore démarré. Il fallait aussi recenser les endroits fréquentés par le suspect, essayer de dénicher des indices prouvant qu'il avait préparé cette bombe artisanale, interroger sa mère qui était pour l'instant à l'hôpital. Impossible de faire tout cela avant le soir, et de le faire seul, se dit-il. D'autant qu'il ne devait pas se fixer exclusivement sur cet individu. Il lui fallait aussi prendre en compte toutes les autres possibilités, et pas seulement à cause de cette histoire de claudication qui éveillait chez lui un sacré doute. Il se souvint des mots d'avertissement qu'Ilana Liss leur rabâchait : « Il ne faut jamais aborder une enquête avec une conclusion déjà prête, parce que dans ce cas certains détails nous échapperont obligatoirement tandis que d'autres nous sauteront trop facilement aux yeux. » La personne qui avait déposé la valise près de la crèche n'était peut-être pas, à cet instant précis, assise dans une cellule du commissariat, elle pouvait très bien se trouver ailleurs. Peut-être même était-elle déjà en train de passer à la vitesse supérieure, comme s'en était inquiété Seban.

Soudain, Avraham comprit qu'il ne regretterait pas d'avoir pris ce dossier.

Ce qu'il chercha tout d'abord dans les tiroirs et sur les étagères, il le trouva sur le sol de la petite pièce qui servait de réserve : une ramette de papier neuve, qu'il ouvrit avant même d'avoir regagné son bureau. Il en tira une feuille blanche, s'assit et inscrivit les premières lignes :

Crèche :

Distance exacte entre la crèche et la valise. Heure d'ouverture.

La directrice – des relations avec Amos Rame?

La liste des parents. Rechercher des antécédents judiciaires.

Menace – peut-être sur l'un des parents? Environnement :

Sept heures moins le quart (exactement?).

Passants éventuels dans la rue. Voisins susceptibles d'avoir vu quelque chose?

Les feux de circulation. Caméra de surveillance?

La valise – recherche de signes particuliers qui permettraient une certaine traçabilité?

Est-il venu en voiture?

Au cas où il y avait une voiture, quelqu'un attendait-il à l'intérieur pour le ramasser?

Conflit de voisinage :

Liste des habitants de l'immeuble.

Voir s'il y a des délinquants connus des services dans le quartier.

S'il s'agit d'une intimidation – quel est le message?

À qui est-il destiné? Que veut-il dire?

Quelle sera la prochaine étape?

Y a-t-il une épicerie dans la rue?

À seize heures trente, il ramena Amos Rame en salle d'interrogatoire mais il savait que cela ne servirait à rien car il n'avait aucune nouvelle question à lui poser. Un sourire dans les yeux, l'homme se caressa la moustache et lança :

— J'ai bien mangé, j'ai bien bu, je me suis bien reposé. Nous avons eu une conversation intéressante. N'est-il pas temps pour vous de reconnaître que vous avez arrêté la mauvaise personne et de me laisser partir ?

— Pourquoi une telle précipitation ? demanda Avraham. Vous ne voulez donc pas dîner ici ?

Malgré ces derniers mots, il décida de le relâcher juste après être remonté de la cour du commissariat où il était arrivé avec un peu de retard, à dix-sept heures trente, pour le pot en l'honneur de la nomination de Seban et de la fête de Rosh haShana.

Je vous garantis qu'on se reverra, lui dit-il tout de même.

— Vous perdez votre temps, mais ce sera avec plaisir, répondit Rame.

Le soir, après s'être rapidement douché à l'eau froide, il se prépara un café turc et, en slip, s'installa sur sa terrasse. Il ouvrit le dossier de l'enquête et relut le rapport qu'avait rédigé l'îlotière sur les événements de la matinée. Ensuite il se souvint du discours de Seban, toujours plié dans la poche de la chemise qu'il avait enlevée et accrochée dans la salle de bains – un discours que la plupart de ses collègues avaient trouvé ridicule, mais dans lequel il avait, lui, discerné au contraire une lueur d'espoir.

Il avait très envie de raconter sa journée à Marianka, mais n'arriva pas à la joindre. Il ne se souvenait plus si elle était censée être de service – un des derniers qu'elle accomplirait avec la police

de Bruxelles, puisqu'elle allait quitter sa brigade pour venir vivre à Holon.

Il y avait quelque chose de mystérieux, de déroutant, dans la différence entre la détermination et la concentration avec lesquelles Benny Seban avait prononcé son premier discours devant ses nouveaux subordonnés, et la nervosité, le manque d'assurance qu'Avraham avait sentis tout au long de leur entrevue en tête à tête.

Dans la cour, le chef, debout derrière un pupitre improvisé, lisait sa feuille de papier. Malgré la chaleur, il ne transpirait pas. Et il avait commencé en parlant de la saison qui venait de s'écouler :

— L'été a été long, rude et difficile. En juin, les quartiers Sud de Tel-Aviv ont été secoués par des violences urbaines d'une rare intensité. Dans ces quartiers, en effet, nous avons constaté la présence en nombre de clandestins sans travail et sans toit, l'augmentation des plaintes de riverains pour agressions sexuelles et cambriolages, il y a eu des représailles, des cocktails Molotov, des incendies volontaires d'immeubles et de foyers pour étrangers. Bref, au Central, tout le monde avait conscience qu'à chaque instant le feu pouvait se propager jusqu'en banlieue et toucher Holon. Heureusement, nous avons réussi à éviter un embrasement.

Dire qu'il était alors à Bruxelles, à mille lieues de tout cela, en train de savourer des vacances qui semblaient ne jamais devoir se terminer ! Il se contentait de rester informé par Internet et de temps en temps de téléphoner à Eliyahou Maaloul ou à Ilana.

« Le nouveau maître du polar israélien. »

DANIÈLE KRIEGEL, *LE POINT*

La violence en embuscade

Une enquête d'Avraham Avraham

TRADUIT DE L'HÉBREU PAR LAURENCE SENDROWICZ

Une petite valise contenant un engin explosif est retrouvée près d'une crèche à Holon, dans la banlieue de Tel-Aviv. Puis surviennent des menaces téléphoniques : cette bombe ne serait qu'un début. Les indices sont minces, les pistes nombreuses. Un des parents de l'établissement intrigue par sa nervosité. Et une mère a disparu de façon bien mystérieuse... Le commandant Avraham Avraham, encore ébranlé par son affaire précédente, s'empare de ce dossier complexe et devra à nouveau démêler les mensonges que les suspects inventent pour les autres de ceux qu'ils se racontent à eux-mêmes.

DROR MISHANI

Né à Holon, Dror Mishani enseigne l'histoire du roman policier et la littérature israélienne à l'université de Tel-Aviv, où il vit. Un temps responsable de la rubrique littéraire du journal *Haaretz* ainsi qu'éditeur, il occupe une place de premier plan parmi les auteurs israéliens contemporains.



**LA VIOLENCE EN
EMBUSCADE
DROR MISHANI**

Cette édition électronique du livre
La violence en embuscade de Dror Mishani
a été réalisée le 30 avril 2024 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782073044273 - Numéro d'édition : 617951).
Code produit : Q01731 - ISBN : 9782073044310.
Numéro d'édition : 617955.